



POURQUOI "MARGE"

La création de ce journal est déjà une réponse à la question, mais pas une explication. Alors pourquoi ? L'initiative de créer un journal qui serait celui de tous les nomades, de tous les révoltés, de tous les réprimés de cette terre — que sont les marginaux —, de tous ceux enfin qui n'ont jamais le droit que de se taire, a été prise par un tel groupe qui a trouvé là une réponse à la question « que peut-on faire » ?

Ce groupe de base est le résultat d'une addition de ces marginaux qui ont le désir d'exister différemment en récupérant leur propre discours.

Notre désarroi était grand — je dis, j'écris « était », parce qu'aujourd'hui, ce désarroi n'est plus : « MARGE » existe, fonctionne, existera et continuera à fonctionner. C'est vrai que cet accouchement n'a pas été facile ; c'est vrai que nous nous sommes heurtés à des problèmes fastidieux et difficiles, fastidieux au niveau des démarches, difficiles pour réunir l'argent nécessaire à la création de « Marge ».

Mais « qui parle ? », demanderont immédiatement les « idéologomanes ». A ceux-là, nous pourrions déjà dire que nous nous moquons totalement de leur question. Mieux, nous ne l'avons même pas entendue, tant elle nous paraît inintéressante, insipide, indigeste et, nous ne le cacherons pas plus longtemps, à ce genre d'interrogation qui sous-tend tout un discours, nous n'y répondrons pas, ni plus jamais. Nous n'en avons ni le

désir, ni la volonté, et qu'enfin nous en avons assez, plus qu'assez, ras-le-bol de ces questions.

Nous sommes las de ceux qui passent leur temps à discuter pour ne rien dire de plus que l'on ne sache déjà, discours infini et parodie de subversion. Las de tous ceux qui théorisent, pensent et veulent agir au nom des autres en s'appelant avant-garde de ceci ou de cela, las enfin de leurs magouilles récupératrices et de leur pratique politique.

Le « nous » qui parle n'est rien d'autre qu'une multitude de « je » se conjuguant les uns aux autres. C'est au nom de cette multitude de « je », au nom de tous ces écorchés vifs que nous affirmons cette parole. Mais par-delà ces subjectivités, ce sont des marginaux qui parlent.

Ces marginaux, ce sont des gens qui se trouvent au bord de quelque chose, en bordure ou à la périphérie des villes, à la lisière des bois et des forêts, sur les chemins et les routes de cette terre, ces grands nomades qui regardent de très loin le spectacle affligeant de ces sociétés. Ce sont aussi ces nomades que l'on voit passer et repasser sans jamais savoir d'où ils viennent et où ils vont, tous ces pauvres types qui ne ressemblent plus à rien, tous ces décodés, ces déterritorialisés, tout cet immense peuple de la rue, tout ce prolétariat en haillons.

Mais de cette masse informe et inhumaine de tous ces damnés de la terre, de tous ces

MARGE N° 1 - Juin 1974 Prix : 2 F.

Directeur de la publication :
Gérald DITMAR

Editeur : **S.A.R.L. « MARGE »**,
341, rue des Pyrénées, 75020 PARIS.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1974.

Composition et Imprimeur :
IM.PO., 65, rue du Fg-St-Denis, 75010 Paris.

Tirage : 5 000 exemplaires.

rejetés un murmure grandit, qui peu à peu se transforme en un hurlement de révolte. Ce que « Marge » veut faire entendre, c'est c'est immense cri de révolte et de désespoir qui autorise encore l'espoir. Son discours ne pourra qu'être celui d'une violence et d'une intensité.

Les fanatiques de l'analyse demanderont encore si la création de « Marge » correspondait à un besoin. Il serait facile de répondre une fois de plus que nous nous moquons de cette question. Mais en affirmant cette fois une réponse, non pas à leur adresse, nous pensons tout simplement que c'est honnête.

Il est par trop évident que si « Marge » a été créé, cela ne l'a été qu'à partir d'une analyse faite. Ce n'est certes pas à partir de la catégorie matérialiste dialectique que cela l'a été. Il n'est pas dans notre intention de dissimuler que notre conception du monde ne relève pas de cette pensée figée.

Il faut déjà croire que cette création correspondait bien à un besoin, à savoir le nôtre, et qu'en créant « Marge » on se faisait plaisir d'abord. Mais il y avait aussi ce vide, cette absence, l'absence d'une présence, celle de tout un courant politique dans ce qui est appelé, à tort d'ailleurs, la nouvelle extrême-gauche qui n'est bien souvent que la résurrection d'un passé débordé, ne recélant rien de très nouveau.

Ce courant de pensée que nous pressentons et vivons intuitivement sera, nous le savons, très vite taxé de néo-anarchiste et, par voie de conséquence, d'idéaliste-petit-bourgeois, au nom, bien entendu, de la scientificité souveraine marxiste révolutionnaire. Nous y répondrons par un sourire.

Néo-anarchistes ? Désirévolutionnaires ? Nihilistes, etc. ? Peut-être ; mais des lous, nous le sommes, il n'y a pas à en douter. Une horde faite d'indomptés et de réfractaires aux totalisations d'où qu'elles viennent. Ceux qui demandent à voir pour le croire en auront bientôt l'occasion : nous la leur donnerons.

Il va de soi que nous ne voulons parler au nom de personne, sinon qu'au nôtre, que nous ne prétendons pas plus faire la révolution pour quiconque, sinon que pour nous-mêmes, que ce n'est pas non plus en tant qu'avant-garde du mouvement de masse que nous disons ce que nous disons, qu'enfin nous ne voulons représenter personne, et cela avec d'autant plus de détermination que nous pensons bien peu de choses de la représentation.

Non, décidément pas, ceux qui voudraient essayer d'engager avec nous une polémique de cette sorte se sentiraient bien vite frustrés, car là encore nous ne répondrions pas.

Ce n'est pas au niveau de l'idéologie ou de l'idéologomanie que nous nous plaçons, car cela ne signifie que très peu de chose pour nous. Nous pensons même — et nous ne sommes pas seuls dans ce cas — que l'idéologie non seulement ça ne veut rien dire, mais que ça n'existe pas.

Alors, bien sûr, face à ceux qui ont toujours le besoin de comprendre et de définir pour exister, il nous faudrait peut-être ou du moins essayer de dire quelque chose. Notre souci, c'est une volonté commune et farouche d'affirmer le désir et d'en libérer les flux. Nous pensons, peut-être à tort ou à raison, que seul le désir est révolutionnaire et qu'il n'est ni objet de savoir ni de pouvoir, qu'il n'existe que des organisations de pouvoir et que la question de l'organisation révolutionnaire ne peut se poser que dans le rapport du désir de groupe et que toute pratique révolutionnaire se doit de passer par cette reconnaissance du désir sans se poser la question de la vérité, car le désir ne se la pose pas. Le désir est marginal dans son essence et

ne peut libérer ses flux qu'à la périphérie, et c'est parce que le désir libéré bouleverse tous les cadres sociaux qu'il est réprimé.

Libérer les flux du désir, c'est lui permettre de se réaliser dans le processus de marginalisation.

Le marginal, c'est exactement ça, c'est quelqu'un qui décode, qui libère les flux de son désir et qui se réalise dans la marginalité.

Ce que nous voulons donc, c'est une société où le droit à la différence, c'est-à-dire au désir libéré, non seulement existera mais en sera le fondement principal, que ce que nous souhaitons c'est une société marginale et que notre volonté s'inscrit dans un processus de marginalisation des couches et catégories sociales.

Le désir d'une société différente ne passe pas pour autant par l'activité critique ou activité de négation.

Nous considérons en effet que celle-ci reste fondamentalement conforme au système et qu'elle est dans son essence réformatrice. Le critique ne peut pas ne pas passer par la reconnaissance du « critiqué », il reste pris dans son propre discours. La critique, c'est encore l'enfermement, carceralité ou asilaire, et critiquer c'est encore savoir. L'énoncé critique reste inscrit dans la globalité du savoir et ce droit que le critique s'arroge sur le « critiqué » relève encore d'un savoir, mais d'un « savoir-mieux ». Il est celui qui sait et sait mieux, et dans sa logique il réintroduit la notion de hiérarchie des rapports au savoir et au pouvoir. Le critique recommence l'Etat et ses représentants.

La pratique de la marginalité est une transgression absolue de cette reconnaissance du critiqué, la marginalité appelle à la non-reconnaissance et, par-delà, débordé la critique et en annonce la mort.

Quelqu'un a écrit, et pas un des moindres, mais nous avons oublié son nom, appelons-le Jean-François, « le socialisme, c'est notoire à présent, est identique au capitalisme et toute critique, bien loin de dépasser celui-ci, le consolide. Ce qui le détruit, c'est la dérive du désir. »

Nous pensons qu'il n'a pas tort. Nous dirons simplement que ce qui détruira le capitalisme sera « les débordement du désir ».

« Marge » peut se définir principalement et fondamentalement à partir d'une attitude d'anti. Nous sommes d'abord et avant tout contre. Nous n'avons rien à proposer et nous ne proposons rien, sinon que ce discours de la marginalité et du désir que nous disons et que nous dédions à nos demi-frères du siècle passé qui se sont fourvoyés dans un propagande par le fait totalement erronée et qui ne pouvait pas ne pas échouer.

Gérald DITMAR.

Actualité passée

LE JOUR DES MORTS-PASSANTS

« La galaxie, en ce temps-là, faisait encore partie de ces mystères profonds dont l'exploration était source de frayeur pour les Homo-primus-ponia. Seule la terre était peuplée. Toutefois, la première génération d'Homo Espérance-Création commençait à véhiculer les idées.

« Un jour, on décida de faire une guerre de Décision entre les deux générations, dont les modalités dans le temps étaient fixées à une journée. Dans le début de la matinée, les Homo Espérance-Création envahirent la plus grande partie des Décisions. Les Homo-primus-ponia devenaient de plus en plus anxieux, car ils se sentaient submergés par une force qui leur était imperceptible. Toutefois, certains d'entre eux avaient mis en œuvre différentes modalités de complots pour poursuivre leurs manipulations des décisions.

« C'est alors qu'apparut le premier cadavre de leurs ancêtres, Etre décharné, déshumanisé, déper-

sonnalisé, dépsyché. Celui-ci venait de comprendre que la seule sortie de sa tombe annulait la décision d'un Homo Espérance-Création. Très rapidement, la nouvelle se répandit de tombe en tombe, de charnier en charnier, et à midi 400 000 morts-passants avaient annulé 400 000 Etres-vivants. Le soir, les Homo primus-ponia, dans un dernier souffle, avaient réussi à survivre pour quelques heures de plus. »

Cette journée du dernier sursaut des premiers hommes nous montre à quel point les mœurs étaient curieuses en ce temps-là.

D'un côté, les Homo primus-ponia voyaient leur taux de dégénérescence, leur incapacité de créer, s'accroître de jour en jour.

Toutefois, étant encore à cette époque les plus nombreux, à travers un mouvement motivé par une peur viscérale commune, ils réussirent à sursauter une dernière fois.

On peut facilement expliquer cette peur. Le Mort-passant est une vie sans vie, sans éclat, sans expression, qui se laisse guider inconsciemment à travers les idées, les émotions, et qui ne se reconnaît qu'à travers certaines valeurs qu'il ne comprend pas mais qui ont été établies par les autres Mort-mourants en fonction de faux-semblants d'intérêt.

Les Morts-vivants, ce jour-là, furent effrayés à la pensée d'être obligés de passer au milieu d'un bouillonnement d'existence-expérience auquel ils ne se sentaient pas la capacité de s'associer.

Ce qui nous paraît plus difficile à analyser est l'attitude d'acceptation-rejet des Homo Espérance-Création au soir de la guerre.

En effet, ceux-ci possédaient en leur sein toutes les possibilités, toute une force vive qui avait prouvé sa supériorité d'adhésion et qui ne cessait d'éclater en foyers surmultipliés. Pour ce jour mémorable, ils avaient réussi une coordination spontanée, parfaite de leur action, qui n'avait échoué que du fait de la résurrection momentanée de quelques Morts-passants.

Toutefois, là où l'histoire s'éclaircit et nous paraît compréhensible, c'est que cette coordination spontanée devint exponentielle et que quelques années plus tard les Homo Espérance-Création explosaient leurs vies à travers la galaxie, pour venir jusqu'à nous, sans combats stériles, si puissantes étaient leurs existences.

Frédéric NATHAN.

MARGINATION - MARGINALISATION

Vivre en marge de la société relève soit d'un fait, soit d'un choix : on se retrouve objet marginal ou l'on se choisit sujet marginal. Dans les deux cas, on peut assumer sa marginalité, dépasser le couple tolérance-rejet, s'exprimer, prendre la parole et changer la musique, en un mot exister.

Si l'on fait une approche médico-sociale de la marginalité : la marginalité est mal supportée surtout au niveau des conduites ; selon la prédominance de certains caractères ou types de comportements, la marginalité présentera deux versants principaux : la délinquance et la maladie mentale.

Si ses passages à l'acte sont vécus comme délicieux, c'est-à-dire « non raisonnables » mais « responsables », le marginal se verra incorporé dans le circuit de la délinquance par un processus de pénalisation.

Si ses passages à l'acte sont vécus comme fous, c'est-à-dire « non raisonnés » et « irresponsables », le marginal se verra incorporé dans le circuit de la maladie mentale par un processus de médicalisation.

Qu'elle soit délinquante ou psycho-pathologique, la marginalité est menacée, traquée, incarcérée. Le marginal apparaît comme le sociopathe, le déviant, voire le mutant pour certains organicistes réactionnaires ; il est la lie de la société, il est le lit de la révolte.

Vaut-il mieux être étiqueté délinquant ou fou ? D'après les réponses contradictoires de divers témoins ayant vécu les deux expériences, il semble bien qu'il s'agisse là d'une fausse alternative : les deux facettes d'une même carceralité, les deux visages d'un même ghetto. Le même sentiment de curiosité morbide mêlée de frayeur anime les tenants de l'ordre établi : la grande presse à sensation sait flatter cette imbecilité malsaine ; ainsi, le voyou agit en sachant ce qu'il fait et c'est ignoble, le fou agit sans savoir ce qu'il fait et c'est horrible.

Une autre approche de la marginalité peut être faite :

— La marginalité : il y a ceux qui ne peuvent que naître en marge, de par la structure de leur personnalité ou de leur milieu, par exemple : c'est une marginalité essentielle, le rejet est quasi congénital.

— La marginalisation : il y a ceux qui viennent à la vie marginale, de par les contraintes sociales ou familiales, par exemple : c'est une marginalité dynamique, le rejet est acquis.

Que nous soyons marginés, marginalisés, délinquants ou fous, peu importe, puisque de toutes

façons nous sommes tous des marginaux : les uns sont pointés par les autres comme marginaux, les autres sont eux-mêmes des marginaux qui s'ignorent. Chez chaque homme bien-pensant il y a un marginal qui sommeille : quel est celui qui n'a pas chapardé quelque chose quelque part ? Quel est celui qui n'a pas déconné quelque peu à certains moments ? Et même si celui-là existe, il est marginal parce qu'exceptionnel.

Les dogmatiques de la « scientificité marxiste-révolutionnaire » analysent la marginalisation comme « le symptôme d'une crise qui ne contribue en rien à précipiter cette crise puisqu'elle ne se contente que de prêcher la démission et une illusoire fuite en avant hors de la lutte des classes ». Ces dogmatiques, « les hiérarchisés en miroir » de la société rigide pyramidale (qu'elle soit capitaliste ou stalinienne), préfèrent probablement une illusoire fuite en arrière ! Si la révolution ne passe pas par l'individu et son plaisir égoïste, elle ne passera pas. La révolution ne se prépare pas, elle se vit. Elle passe par le droit à la différence, car affirmer sa différence, c'est en même temps admettre l'autre différent. Il est bien triste de constater que l'extrême-gauche organisée nous rejette, nous les paumés, de la même façon que la population bien-pensante : nous sommes les irresponsables tous azimuts.

La révolte spontanée, cette pulsion de vie, ne peut être vécue que par un seul et pour un seul : chacun la vit à sa manière, à l'endroit où il le peut. Cette révolte ne peut se canaliser dans un but d'efficacité militante, expression-miroir de la rentabilité capitaliste, sinon elle se dénature, elle crève. La révolte doit engendrer spontanément la dérégulation : le système en place sera peut-être subverti, mais le système mis à la place devra être à son tour subverti ; alors, merde au noyautage : nous, on veut sucer la pulpe, les noyaux on les crache ! La vie bouillonnante ne sera permanente qu'en l'absence de pouvoir étatique, centraliste, collectiviste, représentatif ou autre. Chaque individu doit être détenteur de son pouvoir, c'est-à-dire : et le « pouvoir être avec soi-même » qui passe par l'autonomie et ses composantes (expression individuelle, autoanalyse, autocritique, autoréalisation...), et le « pouvoir être avec les autres » qui passe par la communication et ses composantes (écoute, discussion, harmonie et dynamique collective librement née et consentie...).

Que l'on ne puisse pas demander à naître passe encore, et encore..., mais que l'on puisse au moins demander à être. On se trouve, dès la naissance et même avant, obligé d'accepter tout un canevas de normes et de pseudo-valeurs morales, tout un carcan d'institutions et de structures, en un mot : « un système » ; système qui règne de par une prétendue et illusoire volonté commune majoritaire, celle qui préfère « ce qui est » à « ce qui peut être », celle qui n'ose pas, celle qui petit à petit, celle qui petit petit...

Vivre en marge, c'est faire passer le « jouir de l'interdit » avant le « craindre la répression ». La marginalité volontaire, traduction sociale d'une libération de l'individu, passe par la transgression des interdits : ceux institués par les autres et ceux institués par soi-même, et c'est ceux-ci qu'il faut oblitérer en premier, c'est-à-dire s'autotransgresser, transgresser l'autocensure (qu'elle soit « maîtrise consciente » des moralistes ou « surmoi inconscient » des psychanalystes). Marginaliser la société, c'est d'abord se marginaliser soi-même ; se remettre en question, se marginaliser, se libérer soi-même... le « ça » des psychanalystes devenant le « ça et là » des psychédéalistes ! Pour ce faire, une nouvelle approche est à inventer par chacun et pour chacun quant à sa relation aux gens et aux choses ; chaque expérience doit pouvoir s'exprimer et se faire connaître, en refusant, par son originalité même, tous les schémas et stéréotypes. Les diverses expériences, les divers vécus se confrontent alors, se rencontrent et s'interpénètrent en un bouillonnement d'idées d'où peut naître tout et, avant tout, une authentique libération véhiculée par un nouveau discours imaginaire. Il faut donc causer autrement, subvertir et pervertir le discours : la mauvaise foi fait protestation de foi. L'« envers et contre tous » de la société paranoïaque devient le « pervers et avec tous » de la société désaliéniste.

« Ni Dieu, ni maître » : pas de maître, qu'il soit extériorisé ou intériorisé ; quant à Dieu, même s'il existait, il faudrait l'abattre.

On fera autre quand on sera autre, on sera autre quand on sera.

Daniel LADOVITCH.

Marginaux, tous unis

Jusqu'à l'âge de 20 ans, je n'avais jamais rencontré d'autre problème que celui de ma survie à l'intérieur d'une société dont je subissais les injustices sans être capable d'en analyser les causes.

J'ai quitté l'école à 14 ans et suis aussitôt entré en apprentissage. Tout concourait (ma famille, mon éducation, mes origines sociales, ma pauvreté, etc.) à faire de moi l'un de ces esclaves industriels sans autre problème que celui de gagner sa croûte, dont les capitalistes raffolent, évidemment.

Et puis, un jour, d'une façon aussi étrange qu'imprévue, l'envie d'une autre existence s'est éveillée en moi. Je réagis, je pris conscience de n'être point né pour être esclave. Cette notion d'être un homme égal aux autres et qui a besoin, pour se respecter lui-même, de se savoir respecté de tous venait de monter en moi de la même manière que ma première envie de bander et de jouir. Je me trouvais incapable de situer très exactement l'instant du déclic, mais le fait était là : je me refusais désormais à vivre en esclave docile.

C'est ainsi que je suis devenu délinquant, sans être capable, à l'époque, de comprendre pourquoi ni de dire comment.

Je devins un marginal sans même savoir que ce mot existait. C'est ainsi que, sans me l'expliquer politiquement, je me mis à inverser l'ordre des choses. Au lieu de me laisser voler ma force de travail par le grand capital, ce fut moi qui me pris à le voler ; et c'est bien meilleur d'être berger que mouton, qu'on veuille bien croire mon expérience.

J'ai vécu ainsi de 18 à 26 ans. Compte tenu du temps que je passais en prison durant cette période, car évidemment je continuais, même en taule, à considérer l'illégalité, c'est-à-dire pour moi le vol, comme unique moyen de faire la nique et de gueuler merde au système d'exploitation de l'homme par l'homme qui sévit en France.

Même plusieurs années de détention n'ont jamais réussi à me donner le goût de jouer les dindons pour une farce sociale. Je continue encore aujourd'hui à applaudir des deux mains, des deux pieds et des deux couilles les individus assez courageux pour décider de fuir les chaînes industrielles.

Tout vaut mieux que d'aller visser des boulons chez Peugeot ou ailleurs. Il faut gueuler merde à l'ordre industriel des choses, merde donc à l'ordre bourgeois, mais merde aussi à un autre système qui prétendrait comme seule différence teindre nos chaînes en rouge. Ce sont les chaînes qu'il faut briser, les chaînes du travail comme celles de la procréation, du lycée, de la famille et de l'armée. Il n'existe point de bonne chaîne, ni de bonne cadence. Il n'existe que notre vie notre liberté de jouir et d'aimer. La société idéale ne peut exister qu'à partir de l'idéal de chacun des individus qui la composent.

Aucune notion réelle ou métaphysique ne peut servir d'alibi à des « chefs » pour imposer à des individus un dévouement non consenti en opposition avec leur libre épanouissement. C'est ma conception de la liberté et c'est, je pense, celle du journal marginal dans lequel j'écris.

Se révolte, bien sûr, qui veut et qui refuse de vivre en mouton. C'est un choix. Il n'est pas dans mes intentions de transformer les ouvriers en illégalistes, c'est leur affaire. Si je m'intéresse à eux, c'est surtout (je l'écris par souci d'honnêteté) parce que leur soumission donne à nos actes de révolte justifiés une apparence d'immoralité et d'associabilité qui fait le jeu de ceux qui les exploitent et qui nous jugent, alors qu'en réalité, notre refus et nos luttes s'adressent uniquement à la légalité actuelle.

Nous gênons, amis, car nous sommes le reflet actif de ce que chacun devrait et voudrait être s'il avait le courage de rompre avec ce système social qui fait de lui un esclave du pain quotidien. Quel est l'ouvrier qui n'a pas rêvé plusieurs fois dans son existence de tout envoyer chier : les patrons, les machines et le reste ? Mais il y a loin du songe à la réalité. Peu de gens sont capables de traduire en actes ce qui, pour eux, demeure des fantasmes. Et ils crèvent avec leurs rêves inassouvis. La famille, et la société glissent dans le cercueil une vie ratée, une vie qui pue d'être déjà morte depuis des années.

Mais qu'est-ce que je cherche donc à faire, s'étonnera-t-on, puisque mon but n'est point d'inciter à passer à l'illégalisme ? C'est simple, ce que je voudrais, c'est tenter de donner une espèce de statut politique aux marginaux, car ils représentent à mes yeux le produit réel d'un refus social, la conséquence logique d'un système soucieux de sa seule survie, refermé sur lui-même et totalement étranger, voire opposé à l'épanouissement des individus.

Regarder le marginal comme une espèce rare issu de lui-même et non de la société constitue une grave erreur d'analyse autant de la part des groupes politiques de gauche conduits par dogmatisme et par souci électoral à se cantonner dans des conceptions souvent étriquées et dépassées, que de la part de la droite qui se refuse évidem-

ment à endosser la responsabilité de cette marginalisation continue provenant essentiellement des milieux les plus défavorisés de la société.

Jusqu'à 26 ans, donc, je fus ce marginal préternature « apolitique » (comme si l'apolitisme pouvait exister) qui usait d'illégalité par simple souci de quitter l'esclavage et de mieux survivre.

Et puis, j'ai brusquement pris conscience que ma propre survie était loin d'être suffisante et qu'elle était liée à des milliers, à des millions de survies semblables, car d'innombrables individus pareils à moi vivaient et vivent dans cette illégalité seule capable de les faire sortir de leur condition, à moins qu'ils ne trouvent un moyen de gagner assez souvent au tiercé, comme beaucoup d'ouvriers essayent de le faire vainement, pour tenter eux aussi, mais légalement cette fois, de mettre un terme à l'exploitation qu'ils subissent.

Aussi, nous sommes des centaines de milliers à refuser l'esclavage auquel notre origine populaire nous promet. Nous sommes des centaines de milliers à ne pas croire aux promesses politiques d'une société juste et nous sommes encore des centaines de milliers à avoir choisi la voie illégale, la révolte pour nous en sortir. Nous sommes donc unis par un tas de dénominateurs communs qui vont bien au-delà de l'analyse politique, bien au-delà même de la simple solidarité de classe, puisque c'est notre action (la révolte individuelle) qui nous fait converger vers le même but : le refus de l'esclavage.

Que manque-t-il donc alors à notre révolte ? Rien dans son application et sa réussite individuelle, puisque chacun de nous a des chances de réussir. Mais à la Loterie Nationale aussi nous aurions des chances... Et pourtant, est-ce que cela suffirait ?

La vérité, c'est que nous sommes des anarchistes sans le savoir et qu'il est grand temps d'en prendre conscience.

Nous avons eu le courage de passer l'illégalité pour regagner notre dignité. Et si nous avions à présent l'intelligence de nous unir en affirmant collectivement notre droit de défier la loi pour faire reculer un pouvoir dont nous ne reconnaissons ni les institutions ni la finalité ?

Il ne s'agit pas de nous unir comme des moutons et de créer une bureaucratie susceptible de canaliser et de freiner notre dynamique marginale, puisque de toute façon nos actions illégales, dont chacun de nous reste maître, constituent la meilleure des garanties d'irréversibilité dont on puisse rêver.

Il importe uniquement d'affirmer avec force que seule l'illégalité (que nous pratiquons ou avons pratiquée) représente un danger pour les détenteurs du pouvoir.

Il s'agit de dire tous ensemble en luttant chacun de notre côté s'il le faut : le système social existant ne nous convient pas et nous sommes prêts à aller jusqu'à l'illégalité pour le démolir.

Pourquoi cette proposition de regroupement des marginaux ? Parce que l'histoire démontre que les luttes isolées, aussi violentes, aussi déterminées soient-elles, n'aboutissent jamais. Bonnot, Jacob, Bader, etc., le prouvent.

Gardons nos identités, mais unissons-nous dans un même idéal : la destruction d'un système où l'on peut encore, sans rougir, parler de défavorisés et de bidonvilles.

Nos actions seront isolées. Nos objectifs seront les mêmes. Nous serons solidaires non point parce que nous appartiendrons au même bureau politique, mais parce que notre détermination sera commune.

C'est à nous, marginaux et anciens marginaux, qu'il incombe de créer cette union. Aucun parti politique ne le fera pour nous, car aucun parti n'est arrivé où nous en sommes.

C'est l'espoir que je formule dans ce premier article de ce premier numéro de « Marge ». Et je souhaite que ça aille plus loin qu'un simple vœu littéraire.

A chacun de comprendre que seul il n'est rien qu'un numéro de matricule en puissance. A chacun de choisir si notre but réside dans la victoire ou simplement dans la lutte stérile de marginaux dispersés.

Serge LIVROZET, du C.A.P.
15, rue des Trois-Frères, 75018 Paris

CONFERENCE DE PRESSE

Mardi 11 juin à 16 h 30

« TEMPS PRESENTS »,

68, rue de Babylone, 75007 Paris

**pour la fondation
du MOUVEMENT MARGE**

DEBAT SUR LES PRISONS

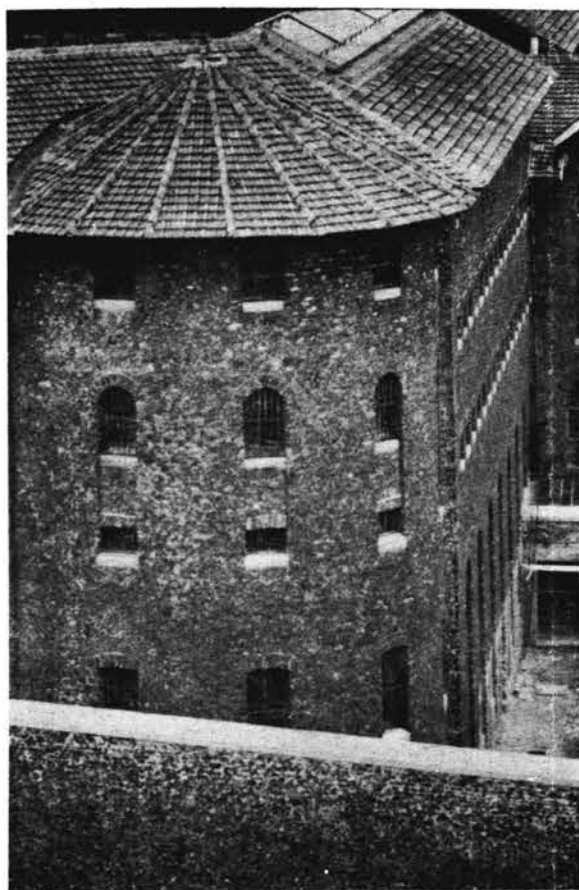
avec le « CAP »

Samedi 15 juin à 15 heures

Librairie-Papeterie « MARGE »

371, rue des Pyrénées

75020 PARIS



Marginalité délinquance et carcéralité

LES VOYOUS EN PRISON

La prison, ce sont les murs, les miradors, les matons, les portes énormes, les grilles, les barreaux, les clefs et les verrous. A l'intérieur, parmi tant d'autres, sont parqués les voyous. Ce ne sont plus des voyous. Plutôt des morts-vivants. Ils ont quand même été des voyous. Qui sont-ils ?

Lorsqu'un garnement vole des pommes dans un arbre ou à l'étalage, on dit que c'est « un voyou ». Cela signifie que l'on n'accepte pas qu'ayant envie de pommes, il les prenne sans les payer. De même, si des jeunes font du bruit avec leurs mots, on les traite de « voyous ». Le voyou, c'est celui qui dérange l'ordre public. Nous pourrions trouver de nombreuses définitions de ce genre, toutes différentes les unes des autres, mais assez voisines. Ce n'est pas ce qui nous intéresse ici.

Dans le monde des voleurs, escrocs, casseurs, braqueurs, souteneurs, trafiquants, prostituées et autres marginaux, dans ce monde que l'on appelle encore le « Milieu », un voyou, c'est tout autre chose. C'est un homme ou une femme qui refuse l'ordre établi. Partant de là, cette personne n'accepte pas de se soumettre aux règles de la société à laquelle elle appartient. Si elle est dans une société de type capitaliste, elle pourra se prétendre anarchiste, communiste, gauchiste ou socialiste. Quelle que soit sa véritable idéologie, soyons sûrs qu'un tel individu n'est rien de tout cela dans la réalité, sinon il ne serait pas voyou. Il aurait un engagement politique, ce qui n'est pas le cas du voyou traditionnel. Nous verrons plus loin qu'il importe d'infléchir cette affirmation depuis 1968. Si le voyou vit dans une société de type totalitaire, il pourra se prétendre humaniste, socialiste, démocrate ou républicain. Ce sera peine perdue. Il deviendra un valet à la solde du capitalisme et ne sera plus qu'un candidat bourgeois à l'auto-critique ou au camp de travail. Le voyou est alors un ennemi du régime. C'est un politique malgré lui. Autrement dit, comme Monsieur Jourdain avec la prose, le voyou du totalitarisme fait de la politique sans le savoir. De toutes façons, il est bien obligé de finir par le savoir.

Dans les pays occidentaux, il en est sans doute de même, mais la sanction, lorsqu'elle tombe, n'est jamais politique. Le voyou ne peut être qu'un « droit commun ». Libre à lui de revendiquer le statut politique, qui lui donnerait quelques avantages en prison et, surtout, justifierait après coup, s'il en a besoin, pour sa bonne conscience,

son propre comportement anti-social. Il ne l'obtiendra pas. Notre justice estime qu'il ne le mérite pas.

Mais il s'en fout, la plupart du temps. Dans le fond, son choix n'a pas été déterminé par un projet politique. Même si les théoriciens de la gauche prétendent que le voyou défend les intérêts du prolétariat exploité par le capital, nous savons bien que le voyou classique ne défend rien d'autre que ses propres intérêts. En d'autres termes, à la différence du travailleur, il entend satisfaire ses désirs sans accepter la frustration du contrat social. Dans ses aspirations, il rejoint le bourgeois. Il lui faut la résidence secondaire, la voiture luxueuse, les voyages et l'absence de tout souci d'ordre matériel. Mais c'est au niveau du choix des moyens que le voyou se sépare du bourgeois. Il ne veut pas travailler, être à la solde d'un patron, ni même à son compte, d'ailleurs, il ne veut pas de « 8 heures-midi, 2 heures-6 heures ». L'argent doit être gagné rapidement, facilement, dans les coups les plus gros, quel que soit le risque et même si l'effort est considérable.

Le voyou, que l'on appelle aussi le truand, se fait sa paie en quelques minutes, au lieu de la gagner en un mois, un an ou dix ans. Seulement, la machine sociale est un rouleau compresseur en marche. Et, avec la modernisation des techniques policières, la prévention, l'infiltration de jeunes policiers dans les rangs des malfrats, avec le mode interlope et grouillant des indicateurs, les voyous se retrouvent de temps à autre, au cours de leur carrière, dans les résidences tertiaires de l'Administration pénitentiaire.

Au placard, tout est différent. D'abord, le voyou doit travailler. C'est le monde à l'envers. Lui qui n'a jamais voulu se plier à la règle doit se soumettre à la loi draconienne de la prison. Il travaille plus qu'il ne l'aurait jamais fait à l'extérieur et, qui plus est, pour des salaires de misère. Lui qui se dit affranchi se fait traiter comme le dernier des caves. Il entre dans la catégorie des exploités. Le voyou prisonnier devient un sous-prolétaire, au même titre que le manoeuvre ou le jeune travailleur.

Il importe de préciser qu'il n'est pas seul en détention. La population pénale ne comprend qu'un faible pourcentage de voyous, environ dix pour cent. Les autres sont là pour des crimes passionnels, des histoires de mœurs, des infanticides, quantité d'autres crimes et, surtout, de délits mineurs.

Un milieu artificiel est recréé en prison. Il est différent de celui de l'extérieur, mais la transposition est quand même ressemblante. Les voyous, les truands, les braves garçons, les hommes, les mecs, appelons-les comme nous voulons, constituent un groupe fermé dans la prison. Ce groupe ne s'ouvre que peu à peu et avec méfiance aux nouveaux venus. Son problème, c'est la survie. Automatiquement, ses membres se retrouvent dans la même situation que dehors. Le règlement est strict. Il interdit toutes les satisfactions élémentaires de la vie libre. Il importe donc de le tourner par tous les moyens.

Les besoins fondamentaux sont les cigarettes, le tabac, le café, l'alcool, les femmes, auxquels s'ajoutent la musique, la lecture, les jeux, tous les loisirs et les distractions qui sont contingents ou interdits en détention. Si on veut se les procurer, il ne reste que le trafic. Pour une partie du marché du tabac, du café, des livres et des revues, il s'organise dans la prison même. Certains continuent ces articles et produits et les revendent. Notons déjà qu'entre voyous il n'y a, en principe, pas de profit abusif dans ces sortes d'affaires, alors que si, par exemple, une boîte de Nescafé ou de Ricoré est revendue à un non-voyou, il y a de fortes chances pour que son prix soit doublé.

En ce qui concerne l'alcool, les cartes à jouer, les dés, certaines cigarettes, les photos et les revues pornographiques, ainsi que le courrier avec la famille, les amis ou l'amie, cela ne peut, sauf exception, que se passer avec l'extérieur. Le danger est donc permanent, car les contacts avec le dehors sont limités au parloir et au courrier officiels. Les infractions risquent d'entraîner le prétoire et une condamnation à une peine de plusieurs jours de mitard. Entre 1960 et 1968, nous pouvons préciser qu'à la Maison Centrale de Caen, une lettre interceptée par l'Administration et destinée clandestinement à quelqu'un de l'extérieur valait trente jours de mitard, dont quinze avec sursis.

Toutes les combines sont bonnes pour arriver à trafiquer le courrier sans se faire prendre. Ceux qui sont à l'extérieur ne peuvent pas imaginer à quel degré d'inventivité et de subtilité un homme peut arriver, lorsqu'il est enfermé dans une situation qui le prive de toute liberté. Alors, nous pouvons supposer tout ce que nous voulons. Nous ne parviendrons jamais à envisager toutes les idées qui peuvent traverser l'esprit d'un détenu. Pour sortir une lettre, il peut, contre de l'argent, contre des objets, contre une adresse, contre une femme, contre rien, obtenir le concours d'un co-détenu, d'un surveillant, d'un visiteur, de n'importe qui et expédier cette lettre dans les circuits les plus invraisemblables. L'un d'entre eux avait trouvé un coup unique, mais c'est maintenant connu. Il écrit, sous pli fermé, comme le règlement l'y autorise, une lettre au ministère de la Justice. Au ministère, celui qui ouvre la lettre trouve une autre missive adressée au ministère des Télécommunications. A ce stade, l'affaire est en bonne voie. La personne qui reçoit ce courrier découvre une lettre destinée au Service des rebuts des P. et T. Après avoir décacheté l'enveloppe, l'ultime préposé se trouve en possession d'une dernière lettre adressée, tout simplement, à l'amie à laquelle le prisonnier voulait écrire. Ce qui est remarquable, c'est qu'après tout ce périple, la lettre soit arrivée à bon port.

Il ne s'agit là que d'un exemple. Les mêmes trésors de patience, d'imagination et d'audace sont déployés pour faire entrer des bouteilles de pastis, de whisky, de cognac et autres boissons, ainsi que pour les cigarettes et tabacs non autorisés dans la prison. Il faut souligner que les non-voyous sont tenus à l'écart de ces trafics. La raison en est bien simple. Ces gens sont, en principe, honnêtes, au sens classique du mot. Ils ne volent pas, ne font pas de chèques sans provision, ne s'adonnent pas à la contrebande, bref, ne vivent pas dans l'illégalité. Il est donc difficile de compter sur eux, en raison de leur manque d'expérience de la marginalité. En outre, les truands craignent leurs réactions en cas de coups durs. Les caves, par définition, n'ont pas fait leurs preuves et on ne sait pas s'ils ne vont pas s'allonger, se mettre à table et manger le morceau, lorsqu'ils seront seuls devant les matons ou le directeur. Bien entendu, il y a des voyous qui ne tiennent pas le choc et qui parlent comme des lavettes. En principe, ils ne sont plus considérés comme des voyous. Ils ne sont plus respectés par personne. De même, il existe des caves qui se tiennent bien dans les situations difficiles et arrivent à ne pas parler, malgré les pressions de l'Administration. A la longue, ils peuvent se faire admettre par les voyous et bénéficier des avantages inhérents à ce statut : être respectés, avoir droit à la parole, être au courant des affaires intéressantes, pouvoir fréquenter qui on veut dans la prison...

Un des trafics fondamentaux de la détention est celui des photos et revues pornographiques. C'est relativement facile à se procurer, d'autant plus que ce n'est pas trop risqué. Bien qu'interdits, ces documents n'entraînent pas, en cas de catastrophes, de trop graves sanctions. Cela dépend de l'établissement et, plus particulièrement, de la direction. Evidemment, le prétoire peut conduire au mitard, pour quelque trois, quatre ou huit jours, mais ce sera souvent le sursis. Dans la Pénitencière, on ne parle pas du sexe, mais on sait très bien qu'il existe. On préfère ignorer la blessure. C'est la politique de l'autruche. Il vaut mieux ne rien voir. Il n'y a pas de sexe, en prison. Quand, de temps en temps, il montre le bout de son pénis, on préfère étouffer l'affaire en vitesse. C'est plutôt embarrassant. On se sent un peu coupable, exception faite pour les matons sadiques, voyeurs et homosexuels (ces derniers assez rares, tout de même), qui profitent avec bonheur de la situation, en s'octroyant des plaisirs faciles et fugaces au contact de ces hommes frustrés à mort.

La masturbation est quasi-systématique. L'enquête que nous avons effectuée dans une Centrale, sur un échantillon de soixante détenus, a révélé que cinquante-huit d'entre eux se masturbaient tant et plus. Encore faut-il préciser que, des deux qui restent, l'un est impuissant et l'autre homosexuel. L'homosexualité, bien sûr, fait florès. Si nous nous référons à la même Centrale, à un moment où la prison recensait trois cent treize détenus, nous pouvions compter quatre-vingt-dix-sept prisonniers ayant eu un ou plusieurs rapports sexuels, sous quelque forme

que ce soit, avec un ou plusieurs camarades, ce qui nous donne un chiffre approximatif de trente pour cent. Il semble que, chez les femmes, les proportions soient plus importantes. Mais le problème reste le même.

Les voyous n'y échappent pas, mais il se défendent comme ils peuvent. S'il y a peu d'homosexuels parmi eux, ils sont, par contre, les rois de la photo et de la revue pornographiques. Ce à quoi ils n'échappent pas, non plus, c'est le « cinéma ». Se faire du cinéma, en taule, c'est fabuler, rêver, fantasmer. Nous rencontrons beaucoup de francs mythomanes, qui racontent leurs exploits imaginaires. Ce sont les cas limites.

Mais tous les autres fabulent sans cesse et avec frénésie. Il devient, dès lors, difficile de distinguer les vrais voyous des faux. Ces derniers s'inventent une histoire plus ou moins vraisemblable, afin d'être acceptés dans les rangs des braves garçons. Ils se font plus ou moins rapidement repérer et éliminer du groupe, mais tentent, quoi qu'il arrive, de s'y accrocher par tous les moyens. Ce qui est commun à tous, plus encore que les exploits imaginaires passés, ce sont les rêves futurs. Chacun se voit riche, avec une voiture de sport, des filles plus belles les unes que les autres, un pavillon avec piscine ou, à la rigueur, une « affaire » importante, comme un restaurant, un hôtel, une grande brasserie ou une boîte de nuit. Sur le plan sexuel, on imagine des aventures extraordinaires avec les plus merveilleuses créatures qui peuplent la terre. Les livres, les revues et, quand cela existe dans l'établissement, le cinéma et la télévision, servent de support à ces fabulations.

En prison, les voyous jouent le jeu. On leur a toujours dit et ils pensent qu'ils ont joué et perdu. Alors, ils paient leur dette. La société règle ses comptes. A la sortie, ils recommenceront, et il ne leur restera plus qu'à ne pas se faire prendre. Cela ne signifie pas qu'ils acceptent de plein gré la règle du jeu. Elle leur est imposée. Mais ils sont, généralement, bon perdants. Cette façon de réagir correspond au modèle « être régle ». Ils purgent leur peine et, dans l'ensemble, sont prêts à se montrer bons détenus. Le vrai truand, en prison, est celui qui ne se fait pas repérer. Mais il y a les impondérables, la révolte, les provocations des surveillants, les brimades, la stupidité du règlement et tout peut mal tourner. Ce seront alors les rébellions, la cavale ou les bagarres et autres salades. La prison se défend avec ses tristes moyens. Elle use du prétoire et du cachot.

Les jeunes voyous, pour la plupart, ne s'alignent pas sur ce modèle. Pour eux, le « Milieu » n'est plus qu'un mythe. Ils sont souvent politisés et choisissent plus la délinquance comme une subversion que comme un moyen d'existence. Nombreux sont ceux, parmi eux, qui connaissent le Groupe d'Information sur les Prisons (G.I.P.) et le Comité d'Action des Prisonniers (C.A.P.). Leur attitude sera plus opposante en prison. Ils ont appris à lutter ou, tout au moins, à se situer sur le plan politique et ils ne se priveront pas de contester en cellule, au dortoir ou en atelier. Ils se débrouilleront pour écrire au C.A.P. Certains parviennent même à se procurer le journal du C.A.P. tous les mois. Leur combat est quotidien et débouche, tôt ou tard, sur un grand coup. C'est ainsi que nous entendons parler de révoltes dans toutes les prisons de France, comme à Toul, Nancy, Melun, Lyon, Loos et ailleurs...

Ce qui est important, c'est qu'en se politisant le voyou devient de moins en moins un révolté dans le système capitaliste ou un déviant dans le système totalitaire et de plus en plus un révolutionnaire à l'échelle de la planète. Il se bat contre toute forme de tyrannie, qu'elle soit capitaliste aussi bien que totalitaire.

Jacques LESAGE DE LA HAYE.

Lettre d'un marginal

J'ai rencontré les gens de « Marge » comme ça, par hasard. A ce moment, la création du journal n'était qu'un projet. On a été boire un pot dans un troquet du coin, et là on s'est mis à discuter.

Moi, ça m'intéressait bien, leur projet. Je dirais même que c'était nouveau à mes oreilles : pour une fois, on ne cherchait pas à me récupérer ni à m'embrigader ou à me hiérarchiser.

Dans leurs paroles, il n'y avait pas de citations de « machin » ou de « truc » ; ce n'étaient que des mots, mais des mots vrais. Ce qu'ils dénonçaient, les gens de « Marge », ce n'était ni plus ni moins que l'hypocrisie. Ils m'ont expliqué que ce journal avait pour but de donner la parole à n'importe qui, à condition, bien entendu, que ce soit l'expression d'une révolte, d'une lutte ou d'un combat contre les pouvoirs. La distinction de ces pouvoirs n'était pas à sens unique ; ils dénonçaient tous les types de pouvoirs, aussi bien ceux de la société capitaliste que ceux de la société dite socialiste, et ça passait dans le concret par le débordement des organisations politiques, de l'extrême droite à l'extrême gauche. A les écouter, je pensais qu'ils allaient se trouver bien seuls. C'est après, enfin, au cours de ma discussion avec eux, que je me suis aperçu qu'ils seraient finalement les plus nombreux.

Ce moment de prise de conscience, ça s'est passé lorsqu'ils m'ont parlé de tous les marginaux ; nous étions au plein cœur des élections ; il m'était difficile de ne pas considérer ces fameux cinq millions d'électeurs qui ne participent jamais aux élections parce qu'ils ne se sentent pas concernés et qu'ils s'en foutent. Pour ma part, je m'y reconnais, dans ces électeurs, et tout leur cinéma (celui des candidats) commençait vraiment à m'échauffer les oreilles.

Il est peut-être important de dire que marginal je le suis depuis toujours. Issu d'une famille sous-prolétarienne et ayant viré à la délinquance pendant un certain temps. Alors, tous ces discours électoraux dans lesquels je ne me retrouve pas expliquaient bien mon attitude.

Tandis que le projet « Marge » m'intéressait vraiment. Enfin un journal sans bureaucratie ni hiérarchie, un journal où tout le monde pourrait s'exprimer et dire ce qu'il avait envie de dire ; ça me paraissait vachement chouette.

Et puis, quand on m'a proposé d'écrire un article, n'importe quoi — m'a-t-on dit —, j'en revenais pas. Alors voilà, c'est comme ça que j'ai pris mon courage à deux mains et que je me suis mis à écrire cette lettre destinée à « Marge », aux MARGINAUX, et pour essayer d'apporter ma modeste contribution à son lancement et à celui du mouvement Marge. Enfin, pour tenter de convaincre simplement, sans discours structuré ni référence érudite tous les hésitants qui ont bien envie d'y participer mais qui doutent. Moi, je leur dis, à ceux-là, ne doutez pas ; venez voir, vous comprendrez et serez gagnés à la cause de « Marge ».

Dans cette lettre, j'aurais pu raconter ma vie

« d'ex-délinquant ». J'ai préféré essayer de faire passer et sentir à tous ceux qui liront ce numéro 1 de « Marge » son esprit et celui du mouvement « Marge », ce qu'il va être, quelle place il va occuper dans les luttes d'aujourd'hui.

Ce que « Marge » essaie de faire, c'est quelque chose qui n'a jamais été fait ni tenté. Vouloir se placer en dehors de tous les systèmes de référence, vouloir catalyser ce courant désespéré, dispersé, que constituent aujourd'hui tous ces marginaux. Il y a bien sûr les groupes d'intérêts qui se battent sur des objectifs précis. Leur différence avec « Marge », c'est que cette fois le combat est mené à un niveau global et universel, sans que « Marge » oublie pour autant ces luttes d'intérêts qui ne sont pas soutenues par les organisations soi-disant d'extrême gauche et révolutionnaire.

Je précise même que l'intérêt de ces groupes est bien de se joindre à « Marge » afin que l'unité et le combat global soit renforcé. Diviser le mouvement révolutionnaire authentique est, je crois, une erreur. Ce qu'il faut, c'est concilier les combats.

N'est-il pas évident que les luttes de ces groupes auraient beaucoup plus d'impact et de force si elles étaient menées de front ? Le problème est donc bien de coordonner ces différents combats au sein d'un même mouvement qui regrouperait tous ces inorganisés, tous les lutteurs et tous ces groupes dans une perspective révolutionnaire.

Les gens de « Marge » m'avaient dit « écris ce que tu veux, mais dis ce que tu penses » et, ce que je pense, c'est tout cela. Et ça encore, je veux dire que ça commence à bien faire, tous ces mecs qui parlent et qui n'en peuvent plus de parler sans jamais rien faire, qui se disputent sur des citations parce qu'ils ne sont pas d'accord entre eux sur les dates de ces dernières, qui ne rêvent tous que d'être des petits-chefs, des secrétaires, sous-secrétaires de section ou d'appartenir au Comité central ou au Bureau politique de telle ou telle organisation qui ne désire que le pouvoir pour s'en servir et l'utiliser contre les autres.

Alors, je le dis bien modestement, ça commence à bien faire, il faut y aller, maintenant, et franchement ; il faut passer aux actes, abandonner les mots. Il faut foncer, y'en a vraiment marre, ras-le-bol, de cet état de choses.

L'idéologie, les références, les discussions qui ne débouchent jamais sur quelque chose, ça me fait chier, et aujourd'hui je n'en ai plus rien à foutre.

Peut-être que je serai déçu demain par « Marge », je ne sais pas ; ce que je sais aujourd'hui, c'est mon envie d'exprimer ma confiance et mon enthousiasme pour cette création.

C'est pour cela que j'ai écrit, afin de crier aux autres mon espoir dans ce canard-là ; là est mon désir et ma conviction.

LAURENT.

« Marge » appelle à la constitution des groupes « Marge »

« Marge » s'adresse principalement aux inorganisés, tous ceux qui, loin des chapelles ou écoués par elles, à tous ces indomptés et révoltés, à tous ces voyageurs, ces décodés et déterritorialisés, à tous ces nomades et réfactaires, à tous ces insoumis et pauvres types, à tous ces immoralistes que sont les marginaux pour créer des groupes « Marge ».

« Marge » n'a pas d'idée particulière sur ce que doivent être ou ne pas être ces groupes. Il y a des orientations, sans plus. Ce qu'il est souhaitable, c'est que les groupes « Marge » constituent une multiplicité et que chaque groupe soit totalement autonome par rapport aux autres ; qu'il ne doit pas exister de structure interne ni de hiérarchie au sein de ces groupes. Les décisions leur appartiennent en propre et ils en sont pleinement responsables. Le journal joue un rôle de coordination et est leur tribune.

Il est nécessaire d'insister sur le caractère de polycentralité du mouvement « Marge ». Il n'y a pas de centre directeur, ni d'administration bureaucratique. Il n'existe pas de comité central ni de bureau politique du mouvement. Simplement une coordination entre les groupes, celle-ci étant assurée et assumée par le journal.

Si le mouvement « Marge » est polycentraliste, il n'est pas pour autant favorable à l'atomisation des groupes qui irait dans un sens de non-coordination. Ce n'est pas parce que le mouvement « Marge » a le désir de lutter contre les

excès du centralisme politique qu'il n'a pas le sens de la force.

La coordination des groupes est seule nécessaire, pas leur centralisation.

Il est souhaitable, aussi, que dans les groupes « Marge » le rapport entre ceux qui les constituent soit l'expression même de la différence avec ce qui les entoure, à savoir les autres groupes sociaux, politiques de la Société.

Ce qu'il convient d'entendre par là, c'est la nature des relations au sein des groupes « Marge ».

Exceptés les objectifs de lutte révolutionnaires, que la survie matérielle et morale de chacun des participants au groupe soit assurée et assumée par ce dernier. C'est autrement dit une nouvelle forme d'identité, à savoir une subjectivité de groupe.

Il a été porté insistance sur la coordination des groupes, et cela ne l'a pas été par hasard. Car comment peut-on envisager un combat global où toute une machine révolutionnaire doit pouvoir se mobiliser quasi-immédiatement dans le cours de certaines luttes, sinon par cette coordination ?

Aussi, et avant de conclure, il reste à dire que tout marginal de fait ou potentiel peut prendre l'initiative de créer un groupe.

Il suffit d'en avertir le journal.

« MARGE ».

LIBRAIRIE-PAPETERIE « MARGE »

371, rue des Pyrénées

75020 PARIS

Nécrologie de la famille

Les gens conditionnés sont en condition de conditionner à leur tour. A partir de cette constatation, il apparaît que le noyau familial des sociétés capitalistes contemporaines fonctionne comme un instrument de conditionnement idéologique. Cette analyse s'applique au premier monde dit « libre » comme au second monde dit « socialiste », comme au tiers monde dit « en voie de développement » qui s'aculture en singeant les deux autres.

Le pouvoir réel est celui de la classe dominante : c'est un pouvoir impérial. Une partie de ce pouvoir est déléguée sous forme parcellaire à chaque cellule de base familiale ; ceci est un investissement hautement rentable, puisque chaque petite fraction de pouvoir se potentialise par le succès de nouveaux dresages d'individus à la base et les diverses parcelles ainsi grossies se refondent et viennent renforcer le pouvoir impérial. Ainsi la boucle est bouclée, ce cercle vicieux est une machine infernale fonctionnant autour d'un pouvoir tentaculaire qui ne se centrifuge que pour mieux se concentrer ; mais le rendement n'est pas parfait : le moteur a des ratés qui sont justement les ratés, les excéntrés, les marginaux.

La famille, jouant sur l'ambivalence « je t'aime et en même temps je te hais », assure un double rôle au niveau de l'individu : rôle d'assistance et aussi rôle de contrôle. Ainsi la famille réprime insidieusement toute généreuse spontanéité et par là-même efface le désir de l'individu. Sans spontanéité, le désir n'existe plus ; on tente de le restaurer et il devient l'envie, la convoitise, qui n'a rien à voir avec le désir de l'individu, mais tout à voir avec le désir de la société intériorisée par l'individu. Rappelons l'ironie symbolique d'un antipsychiatre : « La famille heureuse prie et demeure ensemble jusqu'à la mort, libération sous forme de pierre tombale érigée à défaut de toute autre érection. »

L'organisation familiale est reproduite dans les structures sociales de l'usine, du syndicat, de l'école, de l'université, des grandes firmes, de l'église, des partis politiques et de l'appareil d'Etat (armée, police, prisons, hôpitaux...). Il y a toujours des pères et des mères bons ou mauvais, aimés ou détestés, des frères et des sœurs plus grands ou plus petits, des grands-parents parfois défunts mais au pouvoir répressif toujours vivant. Ces références autoritaires ne sont pas des points de repère, puisque l'individu ne rencontre pas les autres ; il vit à côté d'eux, mais pas avec eux ; il les aperçoit, mais ne les perçoit pas. Ayant tué la famille, la société en a recréé une autre à son image : caricature grossière qui rend anonymes les gens qui travaillent et vivent ensemble dans n'importe quelle institution.

Toute notre énergie est utilisée à nous détruire pour mettre à la place un pantin conforme fait de petits lambeaux de la personnalité d'autrui, c'est l'aliénation : soumission passive à l'invasion des autres, et d'abord des familiers. Cette famille, nous la rejetons parfois dans nos rêves, dans nos fantasmes libérateurs ; nous rongions nos racines pour nous en inventer d'autres : de plus belles, de plus puissantes, de plus aristocrates ; cela correspond à la recherche dissimulée et nostalgique de notre élan vital perdu.

La famille produit, à travers la socialisation initiale de l'enfant, la normalité et les bases du conformisme : ainsi, élever un enfant, c'est détruire une personne. La famille a préparé les règles éducatives qui posent les tabous, proposent les identifications et imposent les choix ; ces règles éducatives sont héritées de ses ancêtres et ripolinées au goût du jour. Pourtant, les parents biologiques ne sont pour l'enfant ni les modèles idéaux, ni les modèles légitimes ; et ils sont même l'exemple à ne pas suivre, ne serait-ce qu'en raison de l'imposition de la notion même d'exemplarité. La libération par rapport à la famille ne passe ni par l'obésité béate, ni par la rupture agressive, ni par la séparation brutale géographique ; elle s'exprime spontanément après un résumé de tout le passé de la famille.

Une fois grand, l'individu, jugé mûr, va à son tour fonder une famille et transmettre les mêmes schémas, continuant la chaîne et assurant par là davantage la pérennité d'un système social que la survie de l'espèce. Si c'est ça, mûrir, moi je dis que mûrir c'est pourrir, et je choisis d'être immature. Je renonce à l'enfance, je dénonce l'infanticide et, paradoxalement, c'est peut-être par là que passe la véritable sauvegarde de l'espèce. Car, paré de son masque social-famille, le pouvoir impérial, répressif et nataliste, multiplie les exemplaires d'individus vidés de leur substance, agglutinant des morts-vivants dans ses cités et accrochant des grappes de cadavres dans ses HLM.

Quand les enfants pourront-ils élever leurs parents ?

« Etre excéntrique » peut signifier s'efforcer de se démarquer des autres en utilisant des apparences provocatrices, cela peut équivaloir à « être normal » si c'est être comme tout le monde éloigné

du centre de soi-même. Etre « centré sur soi-même » conduit à être excéntré par rapport à la société, ou plutôt conduit la société à être excéntrée par rapport à soi-même. Etre centré sur soi-même, être égocentriste, c'est être soi-même ; il est bien évident que chaque individu est le centre de l'univers : il n'existe que par ce que lui perçoit et que par ce que lui exprime ; si l'individu n'est pas le centre de l'univers, il est mort.

La famille est dominatrice, elle est maîtresse, mais sacro-sainte, elle possède également une dimension divine : la négation de la foi passe donc par la négation de la famille. Ma foi à moi, je ne peux y croire, puisqu'elle est mauvaise ; on vit bien sans foi, il n'y a que la foi qui ne sauve pas.

Ainsi cette famille, puissance incontestée et mystificatrice, fonctionnant comme premier instrument de conditionnement idéologique, apparaît comme le carcan le plus efficace pour faire de nous ce mouton obéissant, conformiste et borné. La finition du travail sera accomplie grâce aux autres institutions : école, université, armée, entreprise, etc. Certes, il y a du jeu dans le carcan : le gamin qui fume sa cigarette dans les cabinets, l'école buissonnière, les escapades avec les copains et copines, les premiers jeux sexuels, en un mot les diverses « bêtises », comme disent les parents, alors que la bêtise, c'est justement l'inverse, c'est-à-dire la soumission servile. Ce jeu dans le carcan fonctionne comme une soupape et est dans une large mesure récupéré ; par exemple, les tonus imbéciles des carabins en salle de garde, parce qu'ils perpétuent la tradition, sont largement mieux supportés par les médecins-chefs-de-service-mandarin que les contestations étudiantes dans les hôpitaux.

La femme enceinte dit : « Je vais avoir un enfant », l'infanticide est déjà commis avant la naissance, le poupon arrive mort-né sur le plan de sa personnalité, son premier cri est peut-être en même temps son premier cri de douleur et d'indignation. A la mairie, le père dira : « J'ai eu un garçon, ou une fille » ; à l'administration, il dira « avoir deux enfants », il lui sera difficile de dire « être avec deux enfants », et pourtant c'est là que commence le drame, car « c'est par l'être que passe la rencontre, c'est par l'avoir que passe l'oppression et sa complice la dépendance » (Hélène). La famille, « saine de corps et d'esprit » est en réalité sans corps et simple d'esprit, elle véhicule la stupidité sociale.

Mère : que ton sourire à l'enfant ne soit pas une grimace !

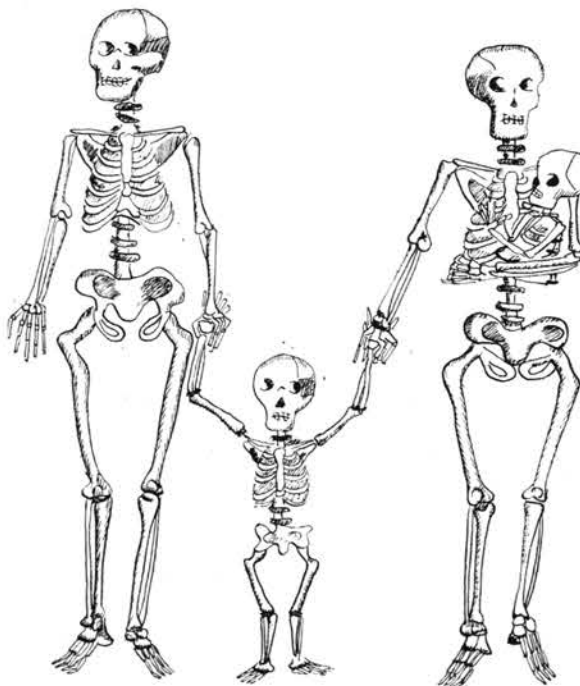
Un romancier contemporain compare la jeunesse à l'eau d'une fontaine qui s'écoule régulière, chantante et harmonieuse. Les diverses institutions sociales sont comme autant de doigts d'une main placée à l'embouchure de la fontaine, créant ainsi divers filets d'eau : l'un principal, canalisé, qui correspond aux futurs honnêtes citoyens, et des jets plus petits qui éclaboussent dans tous les sens et qui correspondent aux déviants. Les partis politiques se disputent pour imposer leur manière de placer la main, trop peu nombreux sont ceux qui proposent de la remettre dans la poche.

Le poète dit : « Vos enfants ne sont pas vos enfants. Ils sont les fils et les filles du désir de la Vie pour elle-même. »

La famille se retrouve dans la tryptique aliénante fasciste : « Travail, Famille, Patrie ».

Le travail te vole ton temps,
La famille te brise ton élan,
La Patrie te boit ton sang.

Daniel LADOVITCH.



PERMANENCE « MARGE » :

TOUS LES APRES-MIDIS
de 14 heures à 18 heures
341, rue des Pyrénées
75020 PARIS

En vain

Mon bonheur sombre dans la tristesse,
Et dans la solitude.
Celle qui était ma déesse
De l'amour est partie ; de lassitude.
En vain durant ma vie,
J'ai voulu ressentir autre chose
Que cet idéal de connerie
En m'en allant dans le cosmos.
De mon esprit, oh ! combien si lointain
Mais, mon corps lui reste dans la réalité
Sur cette terre, où sont les morts humains
Qui se font mourir l'âme sans pitié.
En vain, j'ai fait le point ;
Un acide, un shoot, ou un point, aidant
Leur caresse est vraiment bien.
Mais je n'ai rien résolu pour autant.
Je suis condamné par la société
A être une bête brûlée,
Un drogué, et pis encore un opprimé.
En vain, en vain j'ai cherché
Devinez quoi ! la vérité
Mais je ne l'ai guère trouvée.
Je sais que la mort existe,
Pourtant c'est la délivrance,
Plus de tristesse, plus de souffrances,
De l'autre côté chacun est humaniste.
Mais dans l'existence,
Chacun fait crever l'autre
Par la guerre, le boulot, ou bien la sentence,
Chacun se croit le dieu intouchable, le bon apôtre !
En vain, en vain, j'ai tout compris.
Ou bien alors absolument rien,
Métro, boulot, dodo, télé, frigidaire, patrie,
Je suis venu au monde, mais pas dans ce dessein.
Je voulais connaître, aimer, mais pas cette merde.
Je voulais vivre enfin sans ces tours affreuses
[autour de moi,
Qui m'oppressent, me raccourcissent, et m'écrasent
[comme de la merde.
Et ces tours de con, c'est pour quoi faire ?
A quoi ça sert d'enfourer l'homme sous le progrès ?
Réveillez-vous, bordel, bande de cons ; le racisme
[frappe à vos portes, ou dans vos têtes.
La mer, les moules, d'eux c'en est fait,
Dedans c'est la merde que les hommes ont mis,
[qui entête...
En vain, en vain j'ai cherché à savoir,
J'aurais pas dû, je sombre dans le désespoir.
Le suicide, l'autodestruction est à l'étage au-dessous
Et bientôt il nous tombera dessus sans que nous
[sachions d'où.
En vain, en vain, je suis peut-être pessimiste
Mais tout là-haut, dans mon cosmos spirituel
J'ai vu cette société humaine, pleine de caves
[souvent racistes,
Parce que des hommes sont noirs, doivent-ils être
[les seuls criminels ?
Le blanc est terre à terre,
Tandis que le nègre, lui, il plane haut.
Mais le sale blanc lui fait porter la bannière
De l'inférieur, de l'opprimé, en lui faisant faire les
[pires boulots.
J'aimerais enfin que cette vieille terre
Soit la planète de l'amour, et de l'amitié ;
Qu'enfin, il n'y ait plus de guerres,
Plus de flics pour nous surveiller ou nous matraquer...
Et nous foutre dans des cages pour hommes
Bafoués par des matons, gardiens à chair humaine.
Ne serait-il pas plus facile en somme
De vivre dans la joie, et non dans la haine ?
En vain, en vain, en vain, j'aurai tout dit,
Sauf que, de voir tout ça, j'ai envie
Parfois de me planter un couteau en plein cœur
Mais je ne le fais pas, car j'ai l'espérance d'un
[jour meilleur.
Mais en vain, en vain, c'est pour quand, la vraie
[liberté !
Dieu reviendra-t-il sur terre au point
Que pour être bien vu il devra prêcher
Non pas l'amour, mais montrer le poing ?
En vain, en vain, en vain...

PIERROT.

" MARGE "

et les pesetas

Ce n'est pas un mystère, « Marge » a pu être créé grâce à l'argent que l'on a réussi à réunir en organisant des collectes.

Mais ce n'est pas parce que le premier numéro est sorti que l'avenir de « Marge » se trouve ainsi assuré, loin de là... Aussi sommes-nous déterminés à foutre en l'air le mur du fric et gagner la bataille de l'argent. Pour cela, nous avons besoin du concours de chacun. Ce qu'il faut, c'est que tous ceux qui trouvent que « Marge » en vaut la peine s'abonnent au journal. L'abonnement a été fixé à 20 F. Pour assurer à « Marge » un avenir certain, il faut 2 000 abonnements : c'est encore une bataille à gagner, et nous devons la gagner. Nous ne faisons pas des demandes particulières concernant des abonnements de soutien, mais appelons simplement tous ceux qui s'abonnent à donner plus que ces 20 F, dans la mesure où leurs moyens le leur permettent.

Il va sans dire que nous avons l'intention, dans la mesure où nous « croulerons » sous le fric de faire devenir « Marge » hebdomadaire et, pourquoi pas, quotidien...

Cela dit, dans un premier temps, nous viserons principalement à améliorer « Marge » non pas tellement au niveau de sa forme, mais essentiellement sur le nombre de pages afin de permettre la parution de plus en plus nombreuse d'articles provenant soit de groupes, soit de marginaux isolés.

Par la suite, d'autres projets parallèles au journal verront peut-être le jour. A savoir et par exemple la sortie le plus souvent possible de numéros spéciaux de « Marge », les cahiers de « Marge », dont la parution serait trimestrielle et aussi la création d'une maison d'édition qui permettrait d'éditer tous les ouvrages rejetés parce que trop marginaux, bien évidemment, aux yeux de ces maisons.

Nombreux sont ceux qui se sont vus retourner leur manuscrit parce que jugés inintéressants d'après les critères de ces messieurs les éditeurs.

Mais ne rêvons pas et ne nous laissons pas aller à dire des choses qui ne seraient pas réalisables matériellement.

Il n'est pas vrai que nous pourrions, le jour où cette maison d'édition existera, si elle existe, éditer tout le monde. Ce que nous pouvons dire, c'est que ce sera fonction de nos possibilités matérielles. Plus elles seront grandes, plus ce sera réalisable.

Dans notre société, l'argent est indispensable ; puisque pour le moment il ne nous est pas possible de faire autrement, nous sommes décidés à avoir le plus d'argent possible afin de commencer à construire déjà la société que nous désirons.

Pour soutenir « Marge », pour participer à son développement, vous pouvez déjà le faire en nous envoyant de l'argent.

« MARGE ».

SOUTENEZ « MARGE »

et son combat

On a besoin de fric

envoyez-nous en

SOUSCRIVEZ

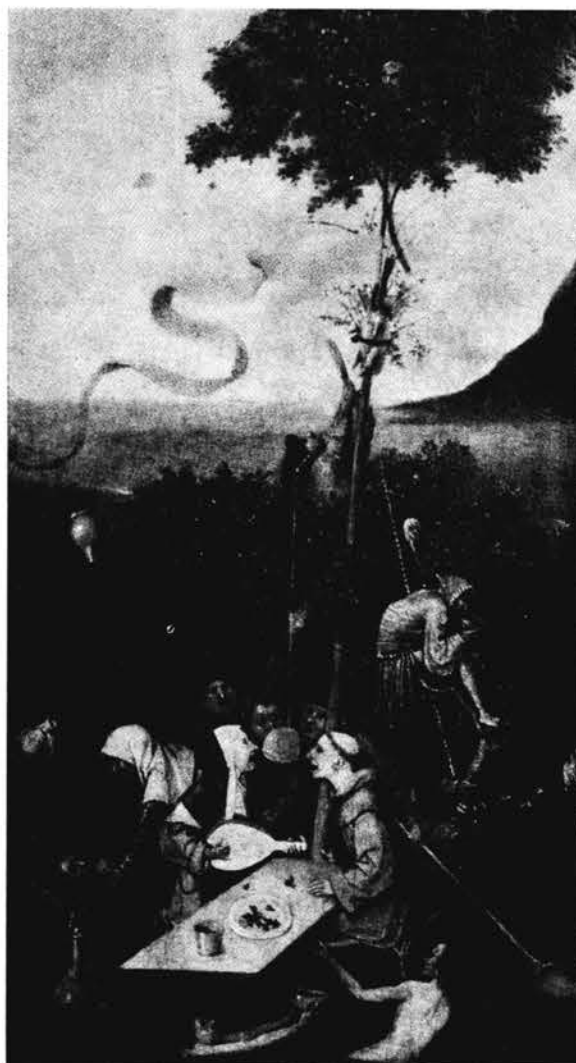
Nom

Prénom

Adresse

341, rue des Pyrénées

75020 PARIS



F comme Frédéric	et non comme Fermé
R comme Rigolade	et non comme Réprimade
E comme Erection	et non comme Eviction
D comme Distinct	et non comme Deloin
E comme Etre	et non comme Eviter
R comme Rayonner	et non comme Réintégrer
I comme Inédit	et non comme Indécis
C comme Convoiter	et non comme Conventionner

M comme Marginal	et non comme Militant
A comme Abstraction	et non comme Absolution
R comme Révolte	et non comme Répression
G comme Galvanisant	et non comme Galvaudent
E comme Expérience	et non comme Exemple

Pourquoi tu me lis ? Ecris !

Frédéric MARGE.

Position de " MARGE "

Cela a été dit dans d'autres articles du journal, mais disons que celui-ci n'a pour objet que de préciser la position de « Marge ».

« Marge » est un journal, vous connaissez sans histoire la façon dont il a été créé et pourquoi ?

Toutefois, le point sur lequel il est important d'insister, c'est que « Marge » sera ce que vous en ferez. C'est pour cela que nous vous appelons à participer à son élaboration.

« Marge », ce n'est pas le journal de quelques-uns, ni d'un groupuscule ; c'est au contraire une tribune permanente ouverte à toutes et à tous.

Vous pouvez tous écrire dedans en adressant des articles. Ils peuvent être élaborés individuellement ou collectivement, pour peu qu'ils soient le reflet ou le résultat d'analyses de luttes que vous avez ou allez mener.

L'important se situe dans le travail de la vérité et du désir qui s'effectue là où vous étiez, là où vous vous trouviez au moment de cette lutte. A ce titre, vous pouvez écrire dans « Marge », c'est notre, c'est votre, c'est leur journal. « Marge », c'est la tribune de ceux qui se battent partout où le désir et la marginalité sont réprimés.

Nous disons donc à ceux pour qui il est difficile, parce que résidant la province, de nous écrire, de prendre contact avec leur journal, de nous faire parvenir des articles, suggestions et aussi de nous formuler leurs reproches et, pourquoi pas, leurs conseils.

Quant à ceux qui habitent Paris ou sa banlieue, alors qu'ils viennent nous voir.

« MARGE ».

LA NEF

L'inter-émotion, encore appelée relation, nécessite la présence.

Marginalité des êtres

Un groupe marge ASAN crée un comprimé aéroanal à usage multiple émettant une plaque horizontale, de petite dimension, adhérente, et un faisceau de propulsion.

Marginalité des idées

Un groupe marge idéomovernitien crée un idéomovernateur récepteur-émetteur, télévisé, téléolfacté, téléodoré, télépercé relié à tout un chacun.

Marginalité socio-psyzoïde

Il est nécessaire de parfaire et de contrôler l'émotion intra-entité.

Marginalité de l'outil

Par l'abstraction de toute le crème ou dégénérescence qui embourbe l'outil de façon à s'en servir avec le maximum d'efficacité.

Le premier outil dont nous disposons, c'est « soi » qui déparrasse de la « ios » intromargine le « iul ».

Puis découper suivant l'outillé.

Marginalité de l'argent

L'argent représente une quantité d'énergie démarginée pour la conception et la réalisation du système. Pour faire disparaître l'argent, différentes méthodes d'action sont possibles

soit le détruire par le feu
soit se l'approprier ou se le marginer.

Nous nous proposons de nous marginer tout l'argent.

Marginalité de la cellule famille

Ensemble d'entités ne pouvant s'extérioriser ou s'exterioriser et condamnés à s'entretuer du fait de leur fixité.

Nécessité de dissolution, résolution, diressolution... marginales.

Je n'appartiens pas à une famille.

Je m'appartiens en propre.

Marginalité de l'expérience

Chaque expérience conditionne l'expérience, l'expérience étant implicite et non exemple autodémarginalisant.

Nous ne sommes pas Archoarchistes.

L'implication de l'expérience n'intragresse pas l'expérience ambivalence-désir.

Marginalité de l'érection

Erection permanente.

Marginalité de la théorie

Les théories analysent et critiquent, reconnaissant ainsi les déviants du désir. Je n'écoute pas votre discours, vous lisez le mien.

La défense n'est pas l'attaque mais l'abstraction, la transparence du déviant, le désir est alors désir et non mutation.

Notre action, la révolte individuelle n'est autre que l'expression du désir qui, coordonnée par l'idéomovernateur devient Action-Nous.

A bientôt, je vous aime.

Frédéric NATHAN.

Tombez dans la MARGE.

Abonnements à « MARGE »

5 numéros : 10 F

10 numéros : 20 F

341, rue des Pyrénées

75020 PARIS

Déclaration des prisonniers politiques en grève de la faim, pendant le mois de mai 1973 :

Notre grève de la faim de janvier-février a échoué. Les promesses faites par la « Bundesanwaltschaft » de supprimer notre isolement était de la merde. Nous sommes à nouveau en grève de la faim.

Nous exigeons :

MEME TRAITEMENT POUR LES PRISONNIERS POLITIQUES QUE POUR LES AUTRES PRISONNIERS !

LIBRE INFORMATION POLITIQUE POUR TOUS LES PRISONNIERS Y COMPRIS LA PRESSE D'EXTREME-GAUCHE.

Ni plus ni moins. Immédiatement. Nous ne nous laisserons pas avoir par des manœuvres du genre : « Du calme, le temps travaille pour toi. »

Avale ta merde ou crève ! C'est la loi du système, celle du profit, celle qui intimide, menace, paralyse, transforme en chien chaque enfant, chaque femme et chaque homme. L'alternative, dans ce système, se résume à cette saloperie : ou s'écraquer sous le diktat du capital (la chaîne dévore des hommes et recrache le profit ; le bureau dévore des hommes et recrache la domination ; l'école dévore des hommes et recrache la marchandise force de travail ; l'université dévore des hommes et recrache des programmeurs) ou alors crever de faim, se clochardiser « se » flinguer.

Celui qui refuse cette alternative, qui après dix, quinze ou vingt ans de socialisation-dressage au profit du procès de production capitaliste est toujours une « forte tête », « gueule » encore, sait encore utiliser ses poings pour résister ;

celui qui ne supporte pas les cadences infernales devient dingue, tombe malade ;

celui qui au lieu de cogner son chef cogne sa vieille et ses mômes plutôt que de se laisser étouffer par la loi des bandits et des assassins (Springer fait 100 millions de marks de bénéfice net par an — mais « honnêtement ») ;

celui qui développe même des idées de pouvoir ouvrier et de contre-violence, qui organise et fait de la politique révolutionnaire, est traité comme un criminel ou un fou.

Depuis l'époque de nos arrières-grands-pères, depuis les débuts de la société capitaliste, celui-là se fait choper par l'asile, l'hospice, la prison, la maison de correction, les juges, les flics, les psychiatres et les curés.

Celui qui ne se laisse pas imposer comme un fait naturel la guerre inavouée menée par la bourgeoisie contre le peuple, se retrouve pris dans les meules de la violence déclarée, les camps de prisonniers du système.

Là aussi, le tri recommence : l'un est « resocialisable », ce qui signifie que, privé de sa colonne vertébrale, il est encore récupérable pour le processus d'exploitation capitaliste, tandis que l'autre, qui ne l'est pas, on l'écrabouille.

Au milieu de tout cela quelques prisonniers-alibis du système, hommes d'affaires condamnés pour fraude et les quelques porcs SS.

La rationalité du système a toujours été et d'anéantir ouvertement une partie du prolétariat dans le cas extrême (Treblinka, Maidanek et Sobibor) pour briser la résistance de la grande majorité du peuple contre l'exploitation (la prison et les camps d'extermination étant l'avant-dernière et la dernière mesure à l'encontre de toute forme de résistance), cela on le sait, c'est organisé et toujours voulu. Les prisons deviennent d'autant plus importantes pour ce système que la révolte du peuple est plus forte, que la morale du systè-

me, son idée de la propriété sont fichus, et que l'armement du peuple n'est plus une simple utopie — mais une contre-violence effective.

Les salauds ont les prisons bien en main, plus il y a de réformes plus les mailles du filet du système pénitentiaire se ressèrent. Ils ont tous les moyens : violence, isolement, transfert, corruption, privilèges, semi-liberté et « prison ouverte », réduction de peine, mouchards, tortures, grâce, etc. Ils ont la chaîne justice/police/incarcération/psychiatrie ; ils ont les **media** (journaux, télévision, radio) ; contre les tensions provoquées par l'incarcération (meurtre-suicide) : passage à tabac, mise au pain sec et à l'eau, chaînes et cellules capitonnées ; pour les lavages de cerveau : la psychiatrie/les fics thérapeutes/le valium et la violence visqueuse et sournoise.

L'humanisme des porcs se résume en un mot : **hygiène**. Le programme de réforme des sociaux-démocrates en une phrase : étouffer des sociaux-démocrates les révoltes dans l'œuf par une **différenciation** de mesures disciplinaires.

Le **prisonnier politique** qui saisit politiquement son histoire, qui agit et est traité en conséquence, qui décèle dans l'inhumanité de sa situation l'inhumanité du système, qui sent la haine et la révolte, qui agit solidairement et **exige** une conduite solidaire, celui-là on l'isole, c'est-à-dire qu'on le démolit socialement.

En face de lui tout l'appareil judiciaire se fout depuis toujours des Droits de l'Homme et de la Constitution — parce que l'on ne peut pas le manipuler et que si on ne l'abat pas froidement on n'arrivera pas à s'en défaire.

Resocialisation = manipulation plus dressage.

On contraint ceux qui ont été sélectionnés pour cela à vivre entre des murs, des matons, des règlements, des promesses, des menaces, des espérances, des craintes des privations aussi longtemps qu'il faudra pour qu'ils acceptent la merde et qu'ils ne puissent plus agir autrement que de derrière des grilles : ça c'est le dressage.

La collaboration du prisonnier est évidemment souhaitée et fait partie du processus qu'elle abrège et rend irréversible. Car il y a une chose que le prisonnier perd complètement dans l'affaire et qu'il doit perdre : le respect de soi : c'est ça la manipulation.

Plus ils manient la saloperie de manière libérale — discrète-légère-gentille-sournoise-visqueuse-dégueulasse, bref plus **psychologique** — plus complète est la destruction de la personnalité du prisonnier.

L'ennemi mortel des psycho-flics, c'est le prisonnier politique — car pour que les psychos-salauds puissent agir il ne faut pas que les prisonniers percent leurs masques de médecin, de travailleur social derrière lequel se cachent le pantin, le goret, le criminel : or le prisonnier politique perce ces masques.

Aujourd'hui on nous isole : demain ce sera le camp de concentration, la « solution finale ». Reform-Treblinka. Reform Buchenwald. Nous exigeons une **libre information politique pour tous les prisonniers**, parce que c'est la condition de leur politisation, de leur prise de conscience. Tout de ce qui est d'actualité dans les prisons : paie au tarif normal, culture/formation, protection des familles, auto-gestion, etc. — parce que, sans auto-organisation des prisonniers, c'est la poudre aux yeux réformiste, parce que, intégrée dans des pro-

messes de réformes, la dimension politique mobilisatrice serait fichue et intégrée à la dictature des salauds et des gardes-chiourme.

Ce dont nous avons besoin c'est de la solidarité des camarades, pas seulement en parole mais en fait. Notre grève de la faim est notre seule possibilité de résister solidairement dans l'isolement. Mais sans la force, sans la violence de la rue, sans la mobilisation des citoyens antifascistes (citoyens dont la docilité est encore nécessaire aux salauds), sans leur mobilisation pour défendre les Droits de l'Homme et lutter contre la torture, notre grève de la faim seule ne suffira pas et nous resterons impuissants.

NOUS NOUS RETOURNONS VERS VOUS CAMARADES, AVEC NOS REVENDICATIONS.

Ce que nous vous demandons c'est de soutenir, d'imposer nos revendications — maintenant — à l'heure où vous le pouvez encore, avant d'être vous-mêmes prisonniers.

Et se borner à parler de la torture, camarades, au lieu de la combattre, ce n'est pas notre intérêt, ce serait confirmer la fonction dissuasion de la terreur.

Vos actions de janvier et de février : manifestation à Karlshöhe, cassage de gueule de Jessel (1) ; **go-in** à la Nord Deutsche Rundfunk et chez quelques salauds de magistrats, quelques pierres dans la sphère privée, c'est excellent. Pas de **teach-in** pas de **go-in** au Pen Club, rien sur le syndicat des écrivains, rien à l'adresse des églises, qui entre-temps réagissent à la torture et à propos des Droits de l'Homme, pas de manifestation à Hamburg, Munich, Berlin, Francfort ou Heidelberg, sans parler d'actions plus militantes — ça va pas.

Confrontons les salauds à leur propre loi. Mettons-leur sous le nez la contradiction entre ce qu'ils prônent : la protection de l'homme, et ce qu'ils font : sa destruction.

Le 22 février 1973, le Generalbundesschwein Martin a avoué qu'ils ne peuvent pas résoudre cette contradiction : « **Les conditions de détention sont chaque fois adaptées à la situation physique et psychique des prisonniers** » ! C'est vrai. On règle automatiquement l'arrivée d'oxygène, on nous donne à bouffer trois fois par jour — et pour ce qui est du nombre de visites de parents, on peut évidemment jeter de la poudre aux yeux quand on part du zéro absolu. La plus haute instance juridique au service de la clique des exploiters parle d'extermination ; cela explique tout ; le programme est en marche. Faisons pression sur les salauds, vous de l'extérieur, nous de l'intérieur.

TOUT LE POUVOIR AU PEUPLE !

Unissons toutes les forces du peuple contre le système de : profit/pouvoir/violence/famille/école/fabrique/bureau/taule/maison de correction/asile.

QUATRE-VINGTS PRISONNIERS POLITIQUES EN GREVE DE LA FAIM

8 mai 1973.

(1) Médecin particulièrement sadique d'une prison de Hambourg.

Ecrivez-nous !

Collaborez à « MARGE »

Envoyez-nous vos articles collectifs ou individuels

Venez nous voir !